

ROMAN

UN ÉTÉ PRÉFAILLAIS

PASCAL LERAY



Le Passeur de mots

Pascal Leray

Un été préfaillais

© Pascal Leray, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4224-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toutes celles et ceux,
vivants ou disparus,
qui m'ont fait aimer Préfailles.*

Au commencement...

*Moteurs
L'action se déroule dans ta ville
Vue d'hélicoptère ou du haut d'un building
Et puis la caméra zoome avant
Jusqu'à ton appartement
Ainsi soit-il
Tel est le nom du film
[...]*

Depuis huit jours, je me lève chaque matin avec une boule au ventre. Ce ne sont pas les études, ma troisième année aux Beaux-arts à Nantes est passée comme une lettre à la poste. Je suis admis maintenant en « phase projet », j'en ai encore pour deux années.

Je m'appelle Valentin, j'ai vingt-deux ans. Je suis né à Angers, mais suis originaire de Savennières, un village situé à moins de vingt kilomètres plus au sud. Ce terroir de caractère est réputé pour sa viticulture et est connu pour son vin blanc d'appellation d'origine contrôlée qui porte d'ailleurs le nom de la commune. Hormis le travail de la vigne et l'agriculture en général, il n'y a pas grand-chose à faire pour les jeunes qui partent, comme moi en ville, se former à d'autres professions.

Depuis trois ans, je vis dans la capitale ligérienne. J'ai deux passions dans la vie, le dessin – je souhaite en faire mon métier, dans le milieu de la BD – et la musique, je ne me sépare jamais de ma guitare, une Martin D-18 de 1942. Je la tiens d'un fan d'Elvis Presley, mon défunt grand-père paternel qui l'avait achetée en 1956 avec l'argent que lui avait légué son propre père. Autant dire que j'en prends bien soin. C'est avec une guitare authentique que le roi du rock'n'roll a enregistré tous ses titres, de « That's alright (Mama) » à « Can't help falling in love », en passant par l'indémodable « Love me tender », et bien d'autres... Mon grand-père n'avait pas le déhanché légendaire du King, ni sa voix de velours, mais il possédait un tel charisme qu'il emportait avec lui l'assistance lorsqu'il reprenait ses plus belles ballades. Ma gratte, c'est une partie de mon patrimoine, mon identité. Je l'emmène partout avec moi.

Juillet est là. Ce sont les vacances. Je devrais me réjouir, pourtant j'ai mal

dormi. Je suis debout depuis six heures. J'ai jeté dans mon baluchon quelques vêtements pris à la va-vite dans mon placard. J'ai mis en garde la veille au soir chez ma voisine Aglaé, une petite mamie aussi touchante que serviable, Athos, ma plante verte, un pothos de près de deux mètres de haut.

— Il a poussé depuis l'année dernière, m'a-t-elle dit en me voyant encombré au pas de sa porte. Il va bientôt toucher le plafond de ma salle à manger ! Mais qu'est-ce qu'il est beau avec son feuillage luisant.

— Il a surtout l'avantage d'être dépolluant ; il absorbe le monoxyde de carbone, les gaz d'échappement, même les odeurs de peinture... C'est intéressant lorsque l'on vit en ville, comme moi, la plupart du temps la fenêtre ouverte !

Avant de quitter mon appartement, je prends le soin de ranger dans sa pochette mon vinyle 45 tours de Louis Chédid que je mets en boucle depuis que je suis levé, et de refermer soigneusement le capot de mon électrophone vintage années cinquante... Je jette un dernier coup d'œil autour de moi. Mon deux-pièces sous les toits est en ordre.

Mon sac sur une épaule et ma guitare dans sa housse sur l'autre, je claque la porte, descends les quatre étages et me retrouve rue du Maréchal Joffre. J'ai le temps d'aller m'acheter un pain au chocolat à la boulangerie du coin qui vient d'ouvrir, avant de prendre la direction de la gare. Mon train pour Angers est dans un peu moins de deux heures. Je rentre chez mes parents pour l'été.

Je chemine à travers le Jardin des plantes, espérant que les senteurs, les couleurs vont me vider la tête ou plutôt me l'étourdir ! Mais il n'y a rien à faire. Je continue de me sentir mal. Je n'arrive même pas à apprécier ma viennoiserie que je jette dans une corbeille de la rue Stanislas Baudry.

Arrivé à la gare, je me dirige vers le guichet pour acheter mon billet. Je consulte les horaires des départs. Mon train est annoncé à huit heures cinquante-six. J'ai largement le temps de le prendre.

C'est à ce moment qu'une hôtesse annonce :

— Le train Corail à destination de Pornic, via Sainte-Pazanne, partira à huit heures quatorze, voie deux. Les voyageurs sont invités à embarquer.

Mon sang ne fait qu'un tour. Pris par une forme d'impulsion irrésistible, je fonce m'acheter un billet, puis je cours déposer mon sac en consigne et je trace sur le quai. Dans mon élan, j'en oublie de composer mon ticket. Je fais demi-tour en manquant de faire trébucher un autre voyageur, apparemment perdu.

— Excusez-moi ! Le bonheur me fuit, j'essaie de le rattraper !

L'homme ne réplique pas. Il doit me prendre pour un dingue. J'ai sorti ces

mots sans réfléchir.

Je saute dans le premier wagon venu, ma guitare en main. Moi qui suis toujours précautionneux avec mon instrument, là, je manque complètement de lucidité. Quelles conséquences aura ce coup de folie ? Je ne sais pas, mais j'ai retrouvé le sourire, je me sens mieux... Je m'avachis sur une banquette, je souffle. Je téléphonerai chez moi d'une cabine en arrivant à Pornic. Maman comprendra mon retard. Maintenant, je le mangerais bien mon pain au chocolat, malheureusement il croupit au fond d'une poubelle...

Direction la Côte de Jade, c'est décidé. Mais pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Cela m'aurait évité ce stress que je traîne depuis ce soir de concert de fin d'année...

Pendant tout le trajet, la tête collée contre la vitre, je reste éveillé, en apparence seulement, mon esprit est ailleurs. Je regarde le paysage défiler, sans vraiment le voir. Je rêve. Je suis au Conservatoire de musique à Nantes. J'ai été invité par son directeur. Oh, je ne connais pas personnellement André Cauvin, mais il était venu quelques semaines auparavant aux Beaux-arts, dans le cadre d'un échange culturel entre les deux établissements pour parler avec des étudiants et, dans un couloir, entre deux cours, il m'avait entendu jouer de la guitare. Je me souviens encore précisément de ses paroles :

— Vous ne vous seriez pas trompé d'école, jeune homme ?

— Non, pourquoi ?

— Je suis le directeur du Conservatoire national de région de musique, danse et art dramatique. Vous devriez être chez nous !

— C'est gentil, mais je m'oriente vers le dessin...

— Si vous changez d'avis, n'hésitez pas à venir frapper à la porte de mon bureau, rue Gaëtan Rondeau... Vous connaissez ? Nous sommes très bien situés sur l'île de Nantes ; la vue est magnifique...

— Je n'y manquerai pas.

— Bonne journée !

Une semaine plus tard, je recevais une invitation officielle à assister à l'audition de fin d'année des élèves. André Cauvin avait dû solliciter mon adresse auprès du secrétariat de mon école.

J'entre seul dans le grand auditorium, par le haut. Je suis en retard. Le concert a débuté. J'essaie de me faire le plus discret. C'est raté. J'ai descendu quelques marches et très vite je me rends compte qu'il n'y a aucune place de libre autour de moi. Je suis planté là, debout, dans l'escalier. Je suis dévisagé. On me fait signe de descendre, plus bas, encore plus bas. Heureusement, la musique s'est interrompue. Le quatuor à cordes a terminé sa prestation. La salle semble marquer une pause. Je trouve finalement un fauteuil, au deuxième rang. Je ne suis plus l'anonyme que je voulais être, tout le monde m'a vu. Puis l'éclairage se fait plus doux. La lumière se porte vers le piano, au milieu de la scène. Une élève vient de prendre place sur le tabouret. Les brouhahas se sont tus. Il règne désormais un silence de cathédrale.

Dès les premières notes, je reconnais le « Prélude » de Bach, en do majeur. Une merveille. Je ne suis pas un spécialiste de la musique classique, mais j'avoue, j'apprécie en écouter lorsque je dessine chez moi, dans ma petite chambre d'étudiant. Elle m'inspire, m'apaise. La nostalgie qu'elle provoque en moi me transcende. Et ce « Prélude », je le connais par cœur. Il m'émeut tellement que j'ai souhaité connaître son histoire, ce qui a conduit à son écriture. Il est issu du « Clavier bien tempéré » de 1722, un cahier de préludes et fugues du compositeur allemand. Ce court morceau aurait pu passer inaperçu s'il n'avait pas servi d'accompagnement à « l'Ave Maria » de Charles Gounod. La musique classique y aurait perdu une œuvre majeure. Aussitôt fini, l'artiste enchaîne avec « Nocturne » de Chopin.

Autant il y a quelques minutes, je ne me sentais pas à ma place, intrus parmi tous ces mélomanes sagement assis dans l'auditorium, autant j'oublie désormais le décor au point d'avoir l'impression d'être seul, en tête à tête avec cette jeune virtuose. Je suis littéralement sous le charme de son interprétation, mais pas seulement ! Sa musique m'ensorcelle, certes, mais elle, elle m'émeut ; je ne vois plus qu'elle. La mélancolie qu'elle dégage me bouleverse. J'ai l'impression que chacune de ses notes, les sons émis par l'instrument, essaient de me transmettre un message personnel. Je sais déjà que cette rencontre par piano interposé est en train de transformer ma vie. Je me sens habité d'une douceur légère.

— Monsieur, monsieur, vous dormez ?

Une main me tapote légèrement l'épaule et me renvoie à ma réalité du moment.

— Oui, pardon !

— Pourriez-vous me présenter votre billet ?

— Oui, tout de suite.

Je le sors précipitamment de la poche arrière de mon pantalon, chiffonné, et le lui tends. Le contrôleur me le poinçonne, me le rend et quitte aussitôt le wagon. C'est à ce moment seulement que je m'aperçois y être presque seul. Le train voyagerait-il à vide ? Un samedi matin de juillet, le 4 exactement, les gens sont peut-être encore au travail ou préfèrent-ils leur voiture pour partir en vacances au bord de la mer !...

Neuf heures vingt-sept. Mon train entre dans la petite gare de Pornic. J'en descends le dernier. Il me faut trouver une cabine téléphonique. Il y en a justement une, près de l'arrêt des bus, mais il y a également un autocar en instance de départ... pour Préfailles. Je grimpe dedans. Direction la petite

Californie du Sud Loire, c'est ainsi que me l'a présentée André Cauvin au Conservatoire. Trente minutes plus tard, je pose les pieds rue de la Renaudière. Le directeur ne s'est pas trompé. Je sens un vent chaud me fouetter le visage. Le ciel est d'un bleu immaculé. Des jeunes me dépassent à vélo, serviette sur l'épaule.

— Dites-moi, savez-vous où se trouve la mer ?

— Vous n'avez qu'à les suivre, me répond le chauffeur, goguenard, en ouvrant la soute à bagages. Ils y vont sûrement !

Sa future passagère ajoute :

— Prenez en face, la rue de la Mairie, puis à droite la Grande rue. Vous allez voir, en bas, à gauche, elle sera juste devant vous... Et aujourd'hui, c'est jour de marché !

— Merci beaucoup.

— Bonnes vacances, ajoute-t-elle.

Je m'oriente donc vers ce qui semble être le centre-ville. Je repère immédiatement la mairie, à l'angle de la rue Chauvet, je passe devant la gendarmerie. Préfaïlles possède un bowling, avec six pistes en extérieur, le « Bowling du Pays de Retz » ; les Pin-Deck, autrement dit les parties où sont posées les quilles, sont protégés d'un auvent. L'équipement longe la rue des Vagues. Incroyable ! Je n'en reviens pas de trouver ce genre d'établissement. Je descends la Grande rue, passe devant le cinéma l'Atlantique, le Syndicat d'initiative – cela peut toujours servir – le Grand Bazar parisien, l'épicerie « Chez Lulu », la pâtisserie Rousseau est juste en face. À l'embranchement, je tourne à gauche, l'océan est effectivement en vue, droit devant moi, à deux-cents mètres, pas plus. J'aperçois le marché, près de la chapelle. Ça grouille de vie. Je suis ébahi. Cette petite ville a tout d'une grande. Et ce n'est pas fini, je vais de découverte en découverte. L'avenue de la Plage révèle d'anciennes villas qui rivalisent de beauté, témoignant de la richesse patrimoniale et architecturale de la commune. Leurs noms invitent au voyage et au désir : « San Pedro », « Ramuntcho », « Caprice ».

Je me sens comme un poisson dans l'eau. La plage est toute proche, il fait chaud, j'irais bien piquer une tête, même si je ne suis pas un adepte des bains de mer. Oui, mais voilà, je n'ai pas de maillot, même pas une serviette. Je n'ai rien hormis ma guitare. Et j'ai faim, la fringale me rattrape. Je n'ai rien avalé depuis la veille. Une bonne odeur de pain de la boulangerie toute proche met mon odorat en émoi. Je m'arrête et attends mon tour dans la file. La vendeuse sert une cliente quand déboule dans le magasin un adolescent d'une quinzaine d'années